

La Staatsbibliothek et le café *Felix*



« Wir bilden bis in die weiteste Ferne
Bars, Kartelle, Cafés und Konzerne.
Wir stehen hier hinter dem elendig langen Tresen
Und tun so, als wär's nie anders gewesen.
Wir diktieren die Preise und die Verträge –
kein öffentlich' Ding sei uns im Wege.
Gut etabliert sitzen wir hier –
Ihr nicht.
Aber wir. »

K. Tucholsky (et al.), « Die Freie Wirtschaft »

Nous – lecteurs et lectrices, ainsi que personnels de la Bibliothèque nationale, Unter den Linden – faisons le constat qu'un café s'est installé dans notre bibliothèque ; mais que la somme requise pour prendre un café dans cet endroit est pour nous hors de portée.

Ce café, sur les panonceaux, est annoncé comme « cafétéria », mais n'en est pas une. Une cafétéria n'est pas seulement un lieu où usagers et personnels d'une institution peuvent prendre un café ou un thé à un prix abordable, mais aussi un lieu qui est en accord avec l'esprit de l'institution auquel il appartient.

La Bibliothèque de l'État de Berlin est un service public ; elle est en outre une bibliothèque. Elle est par conséquent une bibliothèque publique : « Felix », ce café privé, touristique, onéreux, axé sur le profit, n'a rien à faire en ses murs.

Le discours politique actuel consiste souvent à affirmer la nécessité 1° d'« ouvrir sur la ville, sur la société ¹ » les services publics – vétustes, démodés, en mal de modernisation ; 2° « d'en poursuivre l'accompagnement dans le sens d'une meilleure adaptation aux besoins du XXI^e siècle ² [...] ». »

Or le café *Felix* s'intègre en effet parfaitement à la nouvelle « image » de la ville qui depuis quelques années s'affirme sur Unter den Linden. Une continuité assez incontestable existe entre *Felix* et le Musée Bud Spencer, ou encore le Musée Cold War – ses voisins sur l'avenue. Les touristes qui prendront (à l'intérieur de la Bibliothèque nationale) un café hors de prix se rendront ensuite sans grand dépaysement au Musée Bud Spencer, où ils profiteront de l'offre culturelle de la ville.

La question est celle-ci : quel rôle est amenée à jouer la Bibliothèque nationale dans une telle constellation ? Doit-elle s'y conformer elle aussi ? Ou n'a-t-elle pas plutôt à marquer ses distances avec cette « image », idéologiquement conditionnée ; voire : n'a-t-elle pas à s'en défendre – au lieu de lui ouvrir ses portes ? Ne la faudrait-il pas préserver, en tant qu'un des derniers lieux (dans tout Berlin) où l'esprit de cette idéologie moderne nous laisse encore un tant soit peu en paix (ne serait-

ce que l'espace de quelques heures...), nous simples habitantes et habitants de la ville ? Faut-il que cet esprit-*geist* fasse ainsi irruption jusqu'en ce dernier endroit ? Faut-il que nous soit ravi jusqu'à cet ultime refuge ?

Par le fait d'exiger en ce lieu la possibilité d'un café à un prix raisonnable, nous, lecteurs et lectrices de cette bibliothèque, posons en même temps une question politique.

Avec la pétition que nous initions aujourd'hui, nous exigeons, pour cette raison :

1° que dans la Bibliothèque nationale soit donnée aux plus pauvres d'entre nous (personnels, ainsi que lectrices et lecteurs) la possibilité de boire un simple thé ou café à l'intérieur du bâtiment – et peu importe dans quelles conditions (machine à café, bouilloire électrique, ou bien distributeur automatique, comme avant les travaux) (avec tables ou sans, avec chaises ou sans...) ; et que seul le lieu qui offre cette possibilité puisse être qualifié de « cafétéria de la Bibliothèque nationale ».

2° que l'accès à la cour intérieure (derrière le café *Felix*) soit garanti à toutes et tous (à ceux qui sont touristes comme à ceux qui ne le sont pas, aux pauvres comme aux moins pauvres).

3° que la direction de la Bibliothèque nationale s'explique avec un peu plus de clarté qu'elle n'a bien voulu le faire jusqu'à présent sur le sens d'une « ouverture [...] sur la ville, la société » et sur « l'adaptation aux besoins du XXI^e siècle ».

À quoi bon des poètes, des écrivains ; à quoi bon des livres ; à quoi bon des bibliothèques sinon, aussi, pour percer à jour l'idéologie dominante imprégnant une époque – et l'appeler par son nom ? Sinon pour se défendre aussi, peut-être, contre elle et ainsi préserver – *en ce monde ; pour ce monde* – la possibilité d'un refuge... ?

Des lectrices et lecteurs de la « Stabi »
Berlin, mai-octobre 2023.

1. Barbara Schneider-Kempf, directrice de la Staatsbibliothek (en poste jusqu'en décembre 2020), citée par Amory Burchard, in „Berlins "Stabi" erfindet sich neu: Generalsanierung in beiden Häusern und bald freier Eintritt“, *Tagespiegel*, 10.09.2019 (<https://www.tagesspiegel.de/wissen/generalsanierung-in-beiden-hausern-und-bald-freier-eintritt-8469931.html>).

2. Hermann Parzinger, Président de la « Stiftung Preußischer Kulturbesitz », en charge de la Staatsbibliothek de Berlin (cité par Amory Burchard, art. cit.).